

*Ne négligez pas
de lire le présent numéro
de votre revue
jusqu'aux
pages 374 et 375*

!!!

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXI¹
(1^{er} mars — 15 mai 1937)
suite et fin

Au début, je voyais mal. J'étais trop ému. Je regardais passionnément les gens, je me jetais à leur tête, sans bien voir leurs réactions ; je les croyais indifférents. (À mon arrivée à Rome, je croyais de même les gens chastes et réservés.) Maintenant que le calme s'est fait en moi, je vois plus clair. Il est d'usage de dire qu'on ne se sent nulle part plus étranger qu'en URSS. Raison de plus pour sympathiser. Mais j'éprouve ici le sentiment d'étrangeté bien moins que parmi les musulmans, où la barrière religieuse crée un autre monde, — plus exactement, la sensation d'étrangement m'est indispensable pour vivre, pour progresser. Le jour où les hommes n'offriraient plus de questions à mes yeux, la vie pour moi perdrait son sens. La foule française m'ennuie (non pas les individus quand on commence à les connaître), mais dans un pays inconnu la foule est un visage immense qu'on déchiffre, qu'on lit. Peut-être est-on dans ce cas plus sensible aux réactions vraiment humaines (que l'habitude a usées chez nos compatriotes). Ce qu'il me plaît de lire sur les visages russes, c'est donc des sentiments élémentaires, de partout, — et des secrets que j'interprète à la diable.

Dans l'ancienne propriété de Youssoupopf à trente kilomètres de Moscou, sorte de petit Trianon style Empire ; on a bâti dans le même style (toits verts, murs peints en jaune, pilastres. Aimez-vous les colonnes ? M. Staline en a fait mettre partout) deux maisons de repos réservées aux officiers supérieurs. Elles sont admirables. Les chambres à

1. Les cahiers I à XX ont été publiés dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 et 95 du BAAG ; le début du cahier XXI, dans le n^o 96.

trois lits que j'aperçois par les larges fenêtres ne le cèdent en rien dans leur luxe sobre à nos meilleurs hôtels..., mais cela n'efface pas les cours misérables que l'on trouve à Moscou et les mesures...

La Fontaine de Bakhtchissaraï, admirable ballet d'après Pouchkine. Ouvanova, excellente danseuse. Premier acte : défilé de danseurs et de danseuses sous une clarté lunaire dans des costumes de Watteau. Fête dans le harem. Troisième acte : décor qui rappelle le Mechouar de Fès, danse des esclaves (à coups de fouet) — étonnant de violence et de sauvagerie. Les scènes de passion entre le sultan et sa captive sont inouïes ; la victime toute blanche est pantelante, inaccessible. Le seigneur, enflammé, de ses grands bras prend le ciel et les astres à témoin...

Intéressante excursion à Novo-Jérusalem, ancien monastère fortifié, à la fois de style russe et baroque. Grandes coupoles de cuivre d'une masse admirable. Un homme du pays, fusil en bandoulière, empêche d'approcher. Il ne sait pas pourquoi et défend sa consigne en riant.

Le désir de Staline serait, paraît-il, de se rapprocher du peuple. Il coupe les intermédiaires. Il a usé les hommes les uns par les autres ; il ne reste maintenant plus un seul des amis de Lénine. Il ne reste plus à Staline qu'à balayer le Parti (de là les arrestations dans la police, plus de zoo, les procès, etc.). Il fait disparaître les témoins de sa période robespierriste. « Nous en sommes, dit L., au consulat à vie, à la veille du sacre. Il se fera plébisciter, et c'est pour cela qu'il s'appuie sur les masses, se rapprochant des paysans. »

Nos promenades aux environs de Moscou m'ont déjà fait plusieurs fois assister à la construction du long canal de la Volga à la Moskowa. La campagne à l'entour est toute creusée, retournée. D'interminables files de petits chariots attelés que conduit un homme transportent les déblais. Ces hommes — comme tout ce qui pioche et creuse le canal — sont des prisonniers. Chaque convoi est escorté de soldats, baïonnette au canon. Le chantier lui-même est sillonné de sentinelles et de loin en loin dans des échaugettes de bois il y a des veilleurs armés. Cela est sinistre. Les hommes sont petits, vêtus d'habits épais, boueux, poussiéreux ; la terre qu'ils remuent est jaunâtre ou limoneuse. Ils grouillent, fouissent. Il faut avouer que l'activité n'est pas toujours extrême. Il y a des pauses, des stagnations. On voit souvent des groupes inactifs assis sur des remblais, et assez près une sentinelle assise à terre, son fusil entre les jambes. Quand des équipes se déplacent, elles vont en rang, toujours escortées. Un ouvrier, même seul, est accompagné. Certains gardes tiennent en laisse un chien policier.

On évalue à 150 000 (Mercier dit 250 000) le nombre des prisonniers qui creusent ce canal. Si l'on tient compte aussi des autres grands travaux

en cours, on arrive à plusieurs millions d'hommes condamnés à ce travail forcé. On les paie quarante copeks par jour. « Laissez-moi rire, dit Payart quand on lui parle du relèvement des condamnés. Tous ces gens (ou la plupart) ont été arrêtés sans mandat, jugés sans procès. Ils sont là non par mesure judiciaire, mais par mesure administrative. Déportés loin de chez eux, loin des leurs, par la Guépéou ; toute peccadille est bonne (les règlements sont ici si compliqués qu'on peut toujours être en faute, comme au régiment). Au besoin, on crée des incidents. L'administration avertit Odessa par exemple qu'on a besoin de 5 ou 10 000 condamnés. Le choix est bientôt fait. La preuve, d'ailleurs, que c'est souvent l'arbitraire qui procède à ces arrestations, c'est qu'après un grand travail (canal, voie ferrée, etc.) il arrive qu'on fasse une amnistie... Pourtant, ces derniers temps — peut-être est-on content des équipes formées, — on parle de transporter vers d'autres travaux l'équipe présente du canal.

— Mais, dis-je, du temps du Tzar, il y avait déjà le bagne.

— Oui, mais quelle différence ! Staline, condamné, relégué, a pu se sauver six fois. Aujourd'hui, croyez bien que ce serait impossible. Dès la première évasion vous êtes fusillé. Et puis, malgré l'horreur des bagnes sous le Tzar, Dostoïevsky a pu tout de même publier ses souvenirs (qui ont agi à l'époque sur le régime des prisonniers). Aujourd'hui un Dostoïevsky ne serait plus possible. Son livre, dix lignes de son livre, un seul cri, tout serait censuré. Jugez du progrès. »

Autant que j'en ai pu juger par une portière d'auto, car si je suis passé plusieurs fois sur les routes parmi des chantiers, je n'ai pas eu l'occasion de m'y arrêter (les sentinelles ne l'eussent peut-être pas trouvé bon), je n'ai pas trouvé les visages tristes ou ravagés, en tout cas pas plus que ceux que l'on rencontre en ville. Certains même ont des couleurs gagnées au grand air ; les visages ne m'ont point paru sales, assez bien rasés. Mais il faut dire que beaucoup de ces ouvriers sont trop jeunes pour avoir de la barbe. Ils n'ont pas l'air maigre ; on est bien forcé de les nourrir et même de veiller en gros à leur santé puisqu'on veut du rendement. Ils couchent dans des baraquements. J'en ai vu un se laver à une espèce de bassin sur la fin du jour, tandis que d'autres s'attablaient devant leur baraque. Ils ont de l'eau, un minimum d'hygiène, sans doute cela est indispensable. Ont-ils le jour libre ? je n'en sais rien.

Je me souviens de l'étonnement du touriste au Maroc quand on lui parle des esclaves dont pourtant le plus grand malheur serait d'être renvoyés par leur maître. Ce sont en général des noirs ou des métis qui de père en fils vivent dans la maison, font quelques besognes, ne manquent de rien. Ils n'ont d'esclaves que le nom.

En Russie, où le servage fut supprimé en 1886, il est ressuscité. Tou-

tes les hypothèses sont permises sur la détresse des prisonniers. Le sort d'aucun citoyen soviétique ne paraît enviable, mais ceux-là sont les parias, au bas de l'échelle. Un grand mystère pèse là-dessus. Je peux bien imaginer la discipline, tenant le milieu entre l'armée et la chiourme, mais je ne peux pas aller plus loin, je me sens incapable d'évaluer les offenses, les incalculables humiliations. Je ne vois pas d'où vient le rayon. On nous enseigne en classe que les Pyramides d'Égypte ou le Colisée furent élevés grâce à l'esclavage. Ici on n'a rien inventé.

« Le paysan lui-même, me dit Payart, est un esclave, et l'ouvrier dans son usine qui, s'il la quitte, est destiné à mourir de faim ; on ne mange pas sans carte de travail. De sorte qu'en temps de prospérité l'ouvrier d'un régime capitaliste est moins exploité qu'ici. Lorsque la demande est supérieure à l'offre, l'ouvrier peut choisir sa place ; il peut aussi avoir recours à l'État contre un patron qui abuse ; il existe le droit de grève. L'État est à la fois le patron et le juge. Il y a trois ans, se déclara une grève dans une usine de textiles ; on envoya la troupe, qui se fit tirer l'oreille pour tirer sur les ouvriers. On envoya la G.P.U., qui se chargea du nettoyage (3 000 fusillés). Aucun journal n'en parla. Quant au paysan, il est, comme au Moyen Âge, attaché à la glèbe.

Tchékistes rééducateurs.

Poussé, suivant le canal, jusqu'à Dmitrov (70 km de Moscou). Charmant bourg provincial, où nous arrivons à la fin du jour. On ne dirait pas que le monde a été changé. Une grande paix règne. La vie moderne paraît suspendue. Les gens marchent lentement ; des enfants jouent sur la place. Il y a une enceinte autour de la vieille ville, la nouvelle a débordé. La vieille église est au centre, large comme une cathédrale, désaffectée, ses coupoles dédorées. C'est devenu un musée ethnographique (fermé quand nous venons). L'inévitable paysan porteur de fusil, point jeune, qui monte la garde, nous dit que cette église était... celle de la prison. Le cœur de ce mortel changea plus vite que celui d'une ville.

Nous demandions, près d'un chantier du canal, à une sorte de contre-maître le nom d'un couvent dominant la campagne, énorme par son campanile et ses tours. Il eut l'air hébété, évita de prononcer le nom d'église, n'en sut même pas le nom et prétendit qu'il ne l'avait jamais vue (ignorant son existence). Voilà ce qui s'appelle être dans la ligne.

... Je n'ai pas assez dit le charme doux et poignant de la petite ville. J'ai dit qu'elle semblait du temps jadis, oui, grâce à sa paix, à son éloignement tranquille..., mais il y avait aussi sur les places des jeunes gens et des jeunes filles à l'air décidé et joueurs. On voyait sortir de l'école des troupes d'enfants (qui semblaient) heureux de vivre et qui portaient sous le bras leurs livres avec (une sorte de) respect. (Que d'hommes en

costume de travail dans Moscou vont un livre sous le bras !) On voyait aussi de jeunes militaires — c'est l'orgueil du pays (mais ils n'ont pas l'air martial) — donnant tendrement le bras à des filles (leur femme, sans doute) qui semblaient fières... Et autour de la voiture nous trouvâmes des enfants et des adolescents groupés, en contemplation — et sans bassesse — car une auto dans ce pays est encore une nouveauté.

(Une femme se signe en entrant dans l'enceinte et voyant l'église.)

21 avril.

On dit, dans les coulisses, que 20 000 membres influents du G.P.U. ont été arrêtés aujourd'hui à travers le pays.

26 avril.

On juge en ce moment des élèves qui ont tué leur maîtresse d'école, en province.

On juge aussi une institutrice qui ramassait les cahiers en classe quand un élève, refusant de remettre le sien, lui traversa la main d'un coup de plume : la pauvre femme ne put s'empêcher de le gifler.

Application facile : « Sa réponse est dictée et même son silence » (*Brit.*, I, 1).

Soirée au théâtre artistique. Pièce relatant une scène de la Révolution, sans grande valeur littéraire, sans doute, mais comment louer assez l'interprétation... (Qu'en penserait un Copeau, tout de même ? Il faut admettre ici le réalisme, et poussé à outrance.) J'étais au premier rang, et point gêné comme à Paris par l'écœurant arc-en-ciel des maquillages. Les acteurs ne sont pas grimés. Et cependant quel relief, quel naturel surtout ! Au premier acte, qui se passait dans une permanence d'un bureau révolutionnaire, on apercevait par l'entrebaillement d'une porte une sentinelle assise ; de temps en temps elle passait la tête, puis se renfonçait ; on la voyait changer de position. À la lettre, ce soldat s'*ennuyait*, tant il jouait bien l'ennui (et cependant son rôle n'était pas même celui d'un figurant de la scène). Je remarquai aussi, à un autre moment, une estafette arrivant essoufflée ; les muscles du cœur battaient, le réflexe salivaire jouait ; le teint, il va sans dire, était coloré...

Arrestation de St.

Pour avoir du caviar qu'elle veut porter à ses amis (on n'en trouve nulle part), Mme Payart fait appel au chef du protocole. Aussitôt, toutes facilités.

Mlle Th. me disait ce matin : « Tout pour le peuple, prétend-on... Non, tout pour la bourgeoisie. »

Le bruit court que l'on donnera quelques autorisations à des citoyens soviétiques pour aller à l'Exposition de Paris. C'est un grand émoi chez

ceux qui espèrent jouir de cette faveur... Mais il faudra, cela va sans dire, laisser une forte caution (3 000 r. ?), laisser aussi sa famille en otage, et naturellement se garder d'ouvrir la bouche à Paris.

Mlle Th. — Il y avait une telle famine chez les paysans qu'on a permis à certains de venir cet hiver s'embaucher à la ville pour six mois. À présent, dans les campagnes où l'on a pris tout le blé en disant : « On vous donnera du pain », une famille de huit personnes en reçoit trois kilos par jour.

Mlle T. — Les étudiants qui vont sortir prochainement émouls de l'Université (pour être ingénieurs, médecins, etc.) doivent faire des dictées. Ils commettent facilement trente ou quarante fautes d'orthographe.

Plus de 90 % de gens seraient atteints de tuberculose...

Pour la première fois depuis la Révolution, réapparaissent dans les boulangeries les pains de Pâques, sortes de cônes recouverts de sucre (glacé) que l'on fait bénir à l'église.

Entendu, en passant dans la rue, un orchestre s'exerçant à jouer l'*Internationale*. Rythme fort ralenti. On dirait, ici, une berceuse.

Théorie d'Engels du dépérissement de l'État, selon laquelle dans la cité communiste les rapports seraient si harmonieux que l'État n'aurait plus qu'à disparaître. Cette importante théorie est tout à fait désavouée...

29 avril.

Promenade dans les environs (Kolomenskoyé). L'ancienne église est ouverte, on vient de la rendre au culte. Dans le fond, sur des bancs, des femmes entassées bavardent ; dans un coin, debout, un prêtre confesse. Rien ne paraît avoir changé ; l'atmosphère est lourde ; les icônes bariolées s'entassent ; celles de la Vierge, entourées de couronnes de fleurs artificielles. (Les cloches sont dans le clocher, mais on ne s'en sert pas. Seul, à Moscou, peut s'entendre le carillon du Kremlin, qui rappelle ceux de Bourges.) L'église de K. a été repeinte, les murs à la chaux, les coupoles de bleu avec étoiles d'or, les toits d'un vert qui est exquis dans ce printemps. L'église est remplie en prévision de Pâques.

Cimetière : quelques croix peintes en rouge sur des tombes fraîches.

Dans un pré dominant la Moskowa, sur des bancs, un groupe de jeunes gens joue de l'accordéon et chante. Des bateaux passent très lentement (avec insouciance). Sur l'autre rive en face, la plaine immense et brune, où des chevaux et des suites de personnages blancs ou rouges font les semailles. Du groupe de jeunes gens, parfois, l'un d'eux, comme un fruit, tombe, se détache et, accroupi, danse.

Il y aurait un chapitre à écrire sur les domestiques, — la manière dont on les traite, les prétentions des maîtres, etc. Au demeurant il est difficile

de « se faire servir ».

4 mai.

J'ai fait souvent des rêves de voyage (je sens que plus tard je serai mûr pour la Chine...), mais jamais je n'avais projeté de venir en URSS. Je m'en sentais indigne ; ce pays est trop sérieux pour moi, pensais-je. On y est occupé à construire, à créer, nulle place n'y est laissée au promeneur, au chercheur de plaisir, pour le laisser-aller... Je croyais pourtant à « l'expérience russe », que j'imaginai faite pour le seul bien de l'homme (et de la Culture), par des esprits éclairés... Qu'ils détruisent tout, pensais-je, on a bien besoin de revoir les valeurs. Nous pourrions conclure de ce qui restera debout que les vraies valeurs, humaines, éternelles, éclateront. (Je pensais la même chose dans l'ordre littéraire au sujet des surréalistes, puis je me suis aperçu que ce sont des barbares qui se prétendent l'aboutissant de la Culture, ils massacrent la langue...)

De Becker me disait souvent : « Enchaîner l'économique pour libérer le spirituel ». C'est tout le problème de la liberté, aujourd'hui. Il se trouve — il faudrait voir pourquoi — que trop réglementer la production, l'importation, etc., c'est déjà restreindre la liberté de l'esprit, bientôt y attenter. De B. disait aussi (sagement) qu'entre Moscou et le fascisme il n'y a pas grande différence.

Ce que les Russes ont de si rare : la réciprocité.

Visite à la Galerie Tretiakoff. « The best known museum in Russia », dit mon guide. C'est le vrai musée de pastiches. La Russie n'a pas produit un seul peintre (ce qui n'est pas à dire devant les nationalistes).

Ce qu'on admirait le plus le matin de ma visite était une toile immense d'Alexandre Ivanoff (1806-1858), *L'Apparition du Christ au peuple*, que j'eusse aimé voir au Musée Antireligieux. L'art de Saint-Sulpice y est surpassé. « Ivanoff, pendant plusieurs années employées à la confection d'un chef-d'œuvre mystérieux, donna à la Russie l'attente et l'espérance d'un grand peintre », écrivait Gautier ; mais c'était une légende. (On salue aujourd'hui dans ce chef-d'œuvre le précurseur de l'impressionnisme — en 1830). Tout autour, les murs sont semés d'esquisses. Devant le panneau, en rond sur des chaises, vingt hommes, militaires, paysans, vieillards, écoutaient un garçon de dix-huit ans, l'air décidé, la voix forte, [commentant l'œuvre]. Cela dura longtemps. Tous écoutaient dans le recueillement. Que voyaient-ils ? Qu'entendaient-ils ? Je voyais un ciel criard, des arbres sans racines et sans ombre, un sol mou sur lequel s'avancait un Christ, et sur le premier plan, autour d'un saint Jean-Baptiste d'Épinal vêtu de sa robe de poils recouverte d'un manteau jaune, un amas de nudités sortant de se faire baptiser, des vieux juifs grisonnants

et des cavaliers romains. Le tout d'un ton blafard, bien qu'on n'ait pas ménagé la couleur, du plus hideux mélange du sacré et du profane. Je décris ce tableau parce qu'il y a un Musée Antireligieux à Moscou...

La peinture russe ne sort pas de l'anecdote (on se croirait dans les nouvelles salles du Luxembourg). Parfois quelques essais de payage. La neige est toujours manquée.

Le travail du bois, au contraire, est merveilleux. Il y a encore des primitifs en Russie qui, sur bois, peignent en couleurs vives « des messieurs et des dames » contemporains et des voitures, des chevaux solides et naïfs comme de l'Henri Rousseau.

Et puis les anciens peintres d'icônes, qui conservaient depuis des siècles l'art des Byzantins, se sont mis à enluminer des boîtes de laque noire de légendes, scènes de chasse..., le tout ravissant, coloré, comme des miniatures persanes.

Le tableau d'Ivanoff est compensé à l'infini par *La Trinité de Roublev* (cette icône dont le guide ne parle pas). Elle était, avant, à Troïtza. Angelico n'est pas plus pur. Assise ni Sienna ne sont montées plus haut. On se sent transporté dans l'autre monde. Et pourtant, il n'y a là que trois anges autour d'une petite table, penchant le front. Les profils purs, les ailes discrètement mêlées, les plis simples des robes — le tout de couleur pâle, où le bleu domine, — tout cela converge mystérieusement et va se rejoindre dans l'au-delà. Et pourtant non, l'autre monde, on l'a devant les yeux.

La mystique est finie ; maintenant, c'est la corvée.

J'étais frappé en voyant les gens qui défilaient le 1^{er} mai... Toute la ville défilait (presque pas de spectateurs), il arrivait du monde par toutes les rues. On voit assez souvent des personnes ayant des pansements ou la main bandée. On n'a pas encore apprivoisé la machine...

J'ai regardé pendant des heures la foule défiler sous ses drapeaux rouges. Ils allaient en se donnant le bras, parfois serrant joliment leurs femmes. Des gosses se faufilaient dans les cortèges. Certaines des femmes chantaient. De loin en loin, derrière, des fanfares jouaient. On promenait des drapeaux de velours à glands dorés sur lesquels sont brodés des articles de foi, comme dans nos processions. J'ai donc bien regardé cette foule immense, elle marchait, elle suivait... Les jeunes, ceux d'un même quartier, se serrant les coudes, paraissaient joyeux, échangeaient des rires, mais les autres marchaient, suivaient gravement, sans penser. Un voyageur (condillacien, peut-être) a écrit qu'il éprouvait ici la « sensation de troupeau ». Pas un instant je ne sentis l'élan ou l'âme collective, si l'on veut. J'étais au contraire frappé, le 14 juillet dernier à Paris, en voyant les manifestations du Front Populaire. La conscience éclatait, on sentait

que pas un seul n'eût été incapable de résumer en trois mots son but.

Dans mon entourage, deux jours auparavant, le mari d'une servante avait disparu. Arrêté par la police, pensa-t-on. Sa femme va donc au bureau le réclamer. Elle trouve des centaines de femmes dans sa situation (qui attendaient). On ne donna nulle nouvelle, alléguant qu'on avait, ces derniers jours, arrêté trop de gens et qu'il avait fallu les expédier au plus vite en Sibérie. Tous ceux du défilé auraient pu subir le même sort, me disais-je... Comment de 1^{er} Mai eût-il été gai ? (Il le fut cependant, mais le soir.) L'arrestation de l'ouvrier dont je parle se fit ainsi ; il reçut à l'occasion des fêtes de Mai une invitation, à partager avec sa femme, pour se rendre à une soirée théâtrale ; le modeste ménage s'y rendit. Pendant l'entr'acte, quelqu'un appela le mari, et sa femme ne le revit plus. Elle attendit longuement après le spectacle — puis, comme elle allait au vestiaire (le mari avait sur lui le numéro), on lui dit qu'il avait été déposé — par quelqu'un — ainsi que la clef de l'appartement. La femme est enceinte.

Cette aventure dont je parle, il ne faut pas s'en étonner, c'est le pain quotidien. Elle peut arriver à tout le monde ici. Chacun s'y attend, car tout est crime. Posséder une chambre est un prétexte suffisant pour être arrêté ; on peut ainsi l'offrir à quelque protégé. Telle veuve sans ressources dont la fille fait des études confectionne en tremblant, en se cachant, des robes. Commerce privé. Elle encourrait une amende si forte qu'il lui faudrait, ne pouvant la payer, finir ses jours en prison.

Tel entrepreneur est envoyé en province pour diriger la construction d'un immeuble. Les crédits sont alloués ; il doit se débrouiller. On s'aperçoit à la fin que le système de chauffage est défectueux, opération délicate, et les crédits sont épuisés. L'entrepreneur parle d'un tel, son ami, ingénieur à Moscou mais qui gagne 1600 roubles par mois. On ne peut donc s'offrir ce luxe. Qu'à cela ne tienne ! Quelques jours plus tard, l'ingénieur est arrêté, jeté en prison, puis on l'en tire avec l'ordre d'aller achever la maison pour 200 roubles par mois...

On ne peut s'empêcher, au bout de quelque séjour ici, de penser sans cesse à la misère du peuple et en même temps de l'admirer, car il n'y paraît pas trop. Il se pourrait qu'il n'y ait point de pays où l'on souffre davantage qu'ici, où l'arbitraire, le mal sans remède, le cynisme règnent davantage. La dignité humaine y est foulée. On en arrive à croire à un royaume de Satan sur la terre, tant le mal y semble organisé.

30 avril.

La veille du 1^{er} mai, c'était déjà jour de congé (il y eut trois jours de fête). Le soleil brillait ; partout sur les maisons, aux fenêtres, dans les

vitrides, des drapeaux, des banderolles, des portraits de personnages. La fête commençait à peine et ce fut peut-être le plus beau. Moscou était méconnaissable sous cet air de fête. Le linge était propre. Les militaires arboraient la tenue d'été. Les paysannes portaient sur la tête des mouchoirs colorés. L'effort vers la joie était concret, palpable. La joie elle-même se faisait sensible, non pas que les gens fussent enrégimentés comme ils le seront le lendemain, mais dans leur liberté, leur flânerie, chacun paraissait avoir le même but, être le plus propre, le plus joyeux possible dans sa mise... L'âme collective n'est sensible qu'éparse. Ce n'est pas dans les foules mécanisées que je la reconnais, mais à quelques détails disparates qu'offrent les individus et que mon cœur relie. C'était sans s'être donné le mot que le peuple réalisait devant moi le tableau du bonheur ou de son attente (trois jours de fête s'ouvraient devant eux). Je n'avais pas eu pareille impression depuis les fêtes de l'Aïd-el-Kébir au Maroc, où chacun d'un commun accord s'empresse avant la fête, s'y prépare, sent la joie, comme une mer, de jour en jour le gagner. Je revois Fès, la veille de la fête, et ses milliers de terrasses pavoisées de lessive éclatante. Puis le lendemain à l'aube, quand, entendant le canon, je montai sur mon toit, pas un petit mouchoir qui ne flottât sur la ville. Les animaux eux-mêmes semblaient joyeux, on avait nettoyé les ânes et les moutons étaient teints de rose. Chacun portait des babouche neuves. Dans la pompe de leurs vêtements, tous, ce jour-là, semblaient riches, le prophète a voulu qu'une fois l'an tous les musulmans le fussent. Je savais que beaucoup portaient ce jour-là leur fortune, leurs économies tout entières sur eux, et que d'autres s'étaient endettés, mais ils n'étaient pas les moins heureux. Dans tous les yeux on rencontrait de la flamme et une pensée unique. Je comprenais alors, devant cette foi, que nous n'avons plus de chrétienté... Dire qu'il y avait à Moscou une âme communiste, non, mais il y avait le peuple russe accouru de toutes parts et tous dans le même but : voir les merveilles de la ville et approcher du dieu... Ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour être beaux. Certains ne portaient qu'une chemise, mais bien blanche, sur un vieux pantalon fraîchement repassé. Les femmes — dont la coquetterie n'est pas morte — s'étaient ingénérées à s'embellir par des moyens de fortune. Cela sentait l'improvisation, aussi le moindre détail prenait-il de l'importance ; sur chaque passant il était loisible de trouver un signe, fût-il léger, de la fête...

Trois soirs de suite, sur les grandes places de la ville toutes décorées de girandoles, lampions, lampes et estrades, il y eut des fêtes de nuit. Sur la plus grande place, un carrousel gigantesque tournait, offrant aux yeux des avalanches de jambons et de victuailles. Esthétique alimentaire. Ces marchandises étaient en carton. La foule était immense. À grand'peine

circulaient les autobus, drapés comme des corbillards et le fronton orné de l'icône de M. Staline ceinte d'une couronne lumineuse (comme en Italie les madones triviales). Nulle bousculade, malgré la cohue ; ceux qui voulaient jouer des coudes ne trouvaient pas de résistance... La merveille était un music-hall en plein air ; s'y succédaient des chiens savants, des trapézistes, des jongleurs, des danseurs (énorme estrade tendue de rouge). L'extase du public était bouleversante. Seul comptait pour lui le spectacle. Les visages autour de moi paraissaient angéliques, beaux comme l'aurore, naissant à une vie nouvelle, à la vie. Je n'ai jamais tant vu de regards émerveillés, de bouches oubliant de respirer... Les yeux semblaient comblés par le spectacle, et toute l'âme y affleurait. Ces yeux étaient si purs que manifestement ils n'avaient encore rien vu. Leurs regards étaient neufs et je pouvais faire un retour sur nous-mêmes, peuples blasés...

Le parc longeant l'Arsenal du Kremlin, en principe réservé aux enfants, était rempli aussi de grandes personnes trouvant un plaisir égal à suivre des masques pavanés sur des échasses, ou à regarder partir des ballons rouges. (Ici, même les grands ont l'air jeune...) Là encore la foule était dense. Des spectateurs, sur la place, regardaient de si loin (et avec attachement pourtant) les attractions du music-hall qu'elles ne paraissaient plus qu'un point minuscule. De même, au cinéma de verdure, dans le parc, des gens tassés ne pouvaient voir qu'un coin de l'écran (des arbres cachant l'autre), mais ils regardaient tout de même. On présentait des aventures de Mickey (d'origine russe, peut-être) se signalant par des abondances de victuailles, poulets rôtis défilant, avalanches de fruits. Cela faisait penser aux rêves de la faim... La jeunesse dansait, les invitations se faisaient de l'air le plus naturel, sans que cela parût entraîner d'autres relations. Jeunes filles et jeunes garçons, d'ailleurs, arrivaient ensemble et ne se séparaient que le temps d'une danse. Rien de provocant dans l'expression du désir, de la confiance, de la naïveté, le sentiment à l'état pur qui rend turbulent ou rieur, mais nulle grimace ni pour se contenir, ni pour se déchaîner.

Ceux qui étaient unis par le mariage ou par une vieille connaissance marchaient sans rien voir, émerveillés, se donnant le bras et en même temps se tenant par l'autre main. Ceux-là aussi, parfois, ressemblaient à l'aurore. On a dit que l'amour-sentiment est une découverte récente pour le peuple russe ; il se peut ; rien n'était plus candide et tendrement vainqueur que l'air de ces amoureux ; eux aussi ne voyaient plus rien au monde.

Le dernier soir, à une heure avancée de la nuit, je voulus revoir la belle fête, dont pourtant j'avais comme épuisé le charme. Il faisait froid

(une grande fraîcheur était tombée avec la nuit). Mais si j'étais un peu blasé déjà, l'étonnement du public et sa joie demeuraient les mêmes. L'heure était oubliée. Beaucoup étaient sans manteau, vêtus même de blanc, mais nul n'en prenait souci. Ils ne pouvaient s'arracher. « Laissez-nous savourer les rapides délices... », pensaient-ils sans le savoir. Ce que je vis de plus charmant ce soir-là (et peut-être, croyons-le, de plus profondément soviétique), ce furent deux garçons de quinze ou seize ans que rejoignait un camarade qui portait un manteau. « Tu fumes ! », lui dit l'un — aussitôt de lui tendre un mégot presque tout consumé et de quitter son manteau pour le donner à l'autre. Cela fut fait en un clin d'œil, sans un mot, puis ils disparurent tous trois.

Le 1^{er} mai au soir, pendant que la fête hurlait, dans les églises on célébrait la messe de minuit ; la Pâques orthodoxe tombait cette année-là le 2 mai (les pains). La cohue dans les églises et leurs alentours les rendaient inabordables ; les cas d'évanouissement ne sont pas rares. Une personne habitant près d'une paroisse me raconta que l'église était si comble que sur le trottoir de la rue et dans la cour et aux fenêtres (la porte était ouverte il y avait des gens qui assistaient à l'office et chantaient. Mais à quelques pas, sur l'autre trottoir, un bastringue insolent s'était installé pour faire danser, et l'on dansait. (Parmi l'assistance à l'église, il y avait beaucoup de jeunesse, m'assura-t-on.)

Le 1^{er} Mai fut le triomphe du yo-yo. On en vendait dans les squares, faits d'étoffe par des Chinois ; leur succès n'était pas médiocre. En 1932 M Ehrenbourg écrivait : « À Paris, j'ai vu sur les boulevards le jeu à la mode, le yo-yo. C'est une petite bobine qu'on lance. Elle est attachée à une ficelle et elle sautille. Dans une vitrine, au-dessus du yo-yo, se pavait un écriteau d'une haute philosophie : "Ce jeu vous délivrera de la nécessité de penser." Nous nous sentons trop étroitement liés au destin de la culture mondiale. Nous ne pouvons pas imaginer que les petits-fils de Balzac jouent au yo-yo... Il apparaît que c'est nous qui devons recueillir l'héritage... »

Dans le train, rentrant de promenades nocturnes, tout grisé par la nuit, il m'arrive souvent d'échanger de longs sourires avec des inconnus. Je leur offrais ma joie et ils y répondaient.

Chaque église aura son prêtre, chacun pourra pratiquer sa religion, assure la *Nouvelle Constitution*, mais, sur les trois prêtres catholiques qui desservaient Moscou, deux (Polonais de nationalité soviétique) sont arrêtés... Depuis Pâques, plusieurs évêques orthodoxes l'ont été.

Nombre d'Allemands (et d'étrangers en général) ont reçu dernièrement l'ordre de quitter l'URSS dans les trois jours. (Il y en a d'autres, au contraire, à qui l'on refuse le visa de sortie.) Parmi ceux que l'on chasse

ainsi bien qu'installés dans le pays depuis plusieurs années, il en est qui avaient épousé des Russes ; ils ne peuvent naturellement pas les emmener avec eux. Dernièrement, on monte chez Mlle Th., institutrice française installée à Moscou dès avant la guerre ; on veut vérifier ses papiers. Elle montre son passeport. Elle est donc en règle. Mais le policier lui dit : « Vous êtes depuis vingt ans en Russie... Pourquoi n'êtes-vous pas Russe ? » (Ce qui veut dire : Si vous étiez naturalisée, nous pourrions vous arrêter sans autre forme de procès...)

Quand je rôde le soir, souvent bien tard vers minuit, je vois des jeunes gens, serviette sous le bras, sortir des cours du soir. Dans les métros, dans les tramways, on voit des gens qui lisent ; le plus souvent, ce sont des ouvrages techniques, précis de chimie, manuels d'algèbre...

Comme je parlais au professeur R. — chirurgien estimé à Moscou — de la maladie de Nicolas et Fabre, il tomba dans un profond étonnement puis, comme j'en résumais les symptômes, il me dit : « Il se peut que cette maladie existe chez vous, mais nous ne la connaissons pas, nous voulons l'ignorer, nous la nions. »

Vu, le 1^{er} mai, des gymnastes défiler. Je veux bien admettre que ce n'était là que des équipes de quartier, mais je ne fus guère édifié : ni leur tenue, ni leur développement ne me parurent dignes d'éloges... On pouvait même se demander quelle culture physique on leur faisait faire, car souvent leur corps n'en portait pas trace.

Les jours de fête virent plus que jamais fleurir les ivrognes. Mais on en rencontre chaque soir ; ils dorment sur des bancs ou rentrent chez eux en s'asseyant sur des bancs de loin en loin. J'en ai vu qui étaient conduits par leur petit garçon ou soutenus par leur femme. L'une, sur un banc, en plein jour, cachait la tête de son mari couché sur ses genoux. Quand il y a toute une bande et qu'il y a parmi eux un camarade ivre-mort, chacun s'emploie à le soulever, à le diriger, à le hisser dans un tram. Mais pas la moindre réprobation, ni le moindre sourire. Mlle Th., au début de son séjour ici, voit un soir un homme couché et pataugeant dans le ruisseau. Elle s'approche, alarmée. L'homme ivre se soulève et lui dit : « Tu m'envies ! »

7 mai.

Difficile à décrire, la parade des Cosaques sur l'hippodrome. Je n'ai rien vu — pas même la fantasia de Moulay-Idriss — où l'adresse des cavaliers m'ait tant surpris. À bride abattue on les voyait s'élancer sabre au clair et coupant de chaque côté, sur leur passage, des branches fixées dans des troncs. C'était un massacre intrépide ; certains portaient un sabre dans chaque main, et d'autres, même, portaient de plus un faisceau de sa-

bres à la bouche. L'énergie farouche de ces coups lancés à droite et à gauche, sans désemparer et d'un bras terrifiant, était prodigieuse. Furent encore plus à mon gré les cavaliers acrobates montant leur cheval à rebours, s'y tenant à la force des bras ou suspendus par les pieds, la tête pendante, le cheval étant lancé au galop ; d'autres, partant accrochés à la croupe, se servaient du cheval galopant comme de barres parallèles et voltigeaient de droite à gauche dans l'envolée la plus naturelle ; chaque fois qu'ils touchaient terre, ils semblaient y reprendre des forces nouvelles. Ces Mazeppas étranges m'emplissaient d'exaltation ; je me sentais fier de l'homme à voir accomplir ces prouesses. Certains, galopant, se penchaient jusqu'à terre pour ramasser de la poussière qu'ils lançaient, et d'autres galopaient collés contre un flanc de leur cheval, ce qui les rendait, d'un côté, invisibles.

Ascension.

Excursion à Troïtza. Campagne verdoyante. Grandes plaines boisées (mais c'est la plaine nue qui m'exalte). Vert exquis des bouleaux encore frais sur le vert sombre des sapins. Beauté, dans l'immense monastère, de l'église de la Trinité (tombeau en argent de saint Serge) ; c'est là que se trouvait la *Trinité* de Roublev, et que l'on voit encore de grandes icônes d'anges dont certaines, sublimes, sont de Roublev peut-être. Dans cette église des foules immenses venaient prier. Le musée conserve des ornements tout cousus de perles ; elles s'y étalent par milliers, irrégulières et serrées, brillant d'un éclat d'or. Ce spectacle est prodigieux. Le monastère est entouré d'une enceinte peinte en rouge. Ma maison du métropolitain est de la fin du XVIII^e. Plusieurs grosses coupoles dorées, et une église baroque dont le clocher ouvragé et peint est la plus haute tour de Russie... Grand plaisir à visiter ce monastère, imposant par sa grandeur, les souvenirs et la variété des monuments (on montre dans la cour le tombeau de Boris Godounov).

Lu, en rentrant, la description de Troïtza par Théophile Gautier. La mienne, à coup sûr, ne vaut rien, mais je m'étonnais à quel point les visuels — ceux qui ne voient que l'extérieur — ne montrent rien ; pour qu'un tableau soit vivant, il n'est pas besoin de tout voir, mais de dégager certains objets et de les peindre en profondeur. Il faut y mettre de son âme. Cela sans aucun doute manque à Gautier ; son *Voyage en Russie* ne m'a rien montré, ni rien suggéré.

Les notes que j'ai prises sur le 1^{er} Mai, je n'en suis pas content. Elles devraient être meilleures, étant donné mon émotion. Si de retour en France je peux les mettre en ordre et les limer, j'en ferai quelque chose... Mais le pourrai-je ? L'émotion refroidie, pourrai-je y revenir ?

Il me faut montrer dans ce « 1^{er} Mai » le manque d'enthousiasme et cependant l'air de fête. Les dessous du régime (arrestations redoublant avec la fête), et puis la joie naïve, le soir, de voir les réjouissances. Tout cela doit être exprimé du dedans, vu en fonction de mes sentiments.

Je crois que dans les plaisirs de l'amour, où nous cherchons l'isolement, les Russes ne dédaignent pas d'être en nombre.

Nombre d'ouvriers (même parmi les prisonniers), jardiniers ou maçons, travaillent avec des gants.

Manger des bonbons n'est pas un déshonneur comme chez nous ; les jeunes gens et les hommes en achètent dans les rues et les mangent.

Dire qu'au moment du 1^{er} Mai la saison s'échauffait à peine.

10 mai.

Excursion à Svenigorod (60 km), dont le monastère (beaucoup moins beau que celui de Troïtza) est devenu un sanatorium. Nous nous y promenons. Convalescents sympathiques. La campagne de ce côté est belle, ce que j'ai vu de mieux en Russie. Grand charme des bois à perte de vue coupés par les champs. Nombre de paysans et d'enfants sur les routes. Je me sens plein d'amour. Je souris aux enfants et ils me répondent, et les hommes, parfois froncés, j'ai du plaisir à leur arracher un sourire naïf, enfantin. Cela est doux au cœur. Tout ce peuple est plein de tendresse. Jamais la sympathie n'y est refusée.

Visite au Musée Polytechnique ; intéressé par les minéraux, les machines surtout, mais les machines, les moteurs sont lettre close pour moi... Je regardai surtout les groupes de jeunes élèves autour des guides faisant marcher les appareils. J'admirai leur empressement, leur curiosité : c'est l'âge de la mécanique... Je ne suis pas de ce monde.

Doux espoir — si Mme Payart rentre assez tôt de Paris — de passer les trois jours de la Pentecôte sur la Volga, avec un ménage allemand. Je suis prêt maintenant à comprendre et à aimer tout ce que je verrai des Russes : ce voyage serait un grand bonheur.

13 mai.

Arrivée du printemps — peut-être définitive... (Après quelques jours de chaleur en avril, le froid était revenu.)

Ce climat doux et l'idée que dans un mois je serai loin de ce pays ne me donnent guère d'élans pour le travail... Rien ne me paraît préférable à respirer l'air des rues, des routes. La traversée des villages (nous sortons beaucoup en voiture) m'exalte et la nuit, en ville, je rôde à ne pouvoir rentrer... Aurai-je la nostalgie de ces nuits ? Ferais-je mieux de les employer à m'habituer au travail assidu comme je l'ai tenté cet hiver ? Le

désir de l'aventure et la curiosité me ballottent.

Aurai-je de la Russie, dans la mémoire, une blessure telle que m'a laissée l'Italie ? Je ne recule pas devant des aventures qui me brûleront au retour ; au besoin, je les chercherai... mais il m'est impossible de prévoir les traces que laissera dans ma vie ce séjour où j'ai si souvent rencontré une réponse immédiate et tendre à la sympathie volante que je lance ; nulle part je n'ai trouvé tant d'écho. Ne pas avoir tout épuisé, c'est cela qui me donnerait des remords ! Sans doute, dans mes courses mes nerfs se fatiguent et mon travail languit ; mais je poursuis mon expérience.

Opéra, avec *Loulou*, ballet de *La Belle au Bois dormant* (Tchaïkovsky). Perfection et somptuosité de la mise en scène. Luxe de la salle royale, tendue de tulle brodé sur lequel, pendant le sommeil, viendront se poser d'arachnéennes toiles... Défilé, au dernier acte, de personnages de Perrault, et pantomime. Excellent *Chat botté*. La salle, debout, rappelle longtemps les acteurs ; on s'approche pour mieux les voir. On les rappelle infatigablement. Ce ballet, pour charmant qu'il fût, m'a laissé sur ma soif. Trop enfantin, trop inné, il y manque l'amour (si terriblement exprimé dans la *Fontaine*). Le conte de Perrault m'enchanté à lui seul davantage.

Concert de harpe, que je n'entends pas jusqu'à la fin. (Je n'ai pas eu encore la chance de trouver ici de bonne musique.) C'était au Conservatoire. Public intéressant. Nombreux parvenus, nouveaux riches. Des femmes portant des fourrures blanches et sales (achetées d'occasion) ; d'autres, d'in vraisemblables robes du soir et gardant des gants blancs — pour cacher leurs mains — et certaines d'éblouissants bijoux (trop lourds) tombés d'on ne sait où...

Je revois une jeune fille avec un gros bracelet de rubis et une robe de rien, une grosse femme surchargée de boucles d'émeraude serties de diamants.

C'était la veille du jour libre. Je passai, vers 11 heures du soir, devant une immense salle de coiffure où trente femmes, au moins, à de petites tables, se faisaient manucurer en série. Des foules attendaient...

Exquise promenade avec Mlle Th., l'ancienne institutrice de Loulou ; laquelle adore cueillir des pissenlits. Nous poussons, par un bac traversant la Moskowa jusqu'à Parchino (dont m'avait parlé Bonaimé *). Nous ne voyons qu'une partie du village — quelle impression bucolique de paix et de pureté ! — et admirons sur le sommet du clocher de l'église

* Amie d'enfance de notre mère.

désaffectée une baraque de planches, une poulie et un grand parachute blanc dans lequel se lance et atterrit la jeunesse du pays.

Cette petit église, l'autre jour — une des plus anciennes de la région, près de Svenigorov, qu'une vieille nous fait visiter. Elle fut interdite aux fidèles et fermée parce que pour la conserver ouverte on demandait au village 1500 roubles qu'il ne put payer. Fresques prétendues de Roublev, qu'on essaie de gratter sous de médiocres peintures modernes.

Au retour de Parchino, sur la route de Roublov, nous voyons tout à coup déboucher une auto venant des terres de M. K. (Commissaire du peuple). C'est lui sans doute, car la voiture qui marche à grande allure est suivie de deux autres autos d'aspect plus modeste (la voiture de K. est une Packard). Nous étions dans la voiture de l'attaché de l'air, qui roule bien et se met en tête de dépasser le ministre. Audace ! Des têtes inquiètes, soupçonneuses nous regardent par les vitres d'arrière. (Sur la route, il y a des soldats plantés de loin en loin, attendant le passage.) L'une des deux voitures policières nous laisse passer devant elle, sans doute pour voir notre numéro, tandis que les deux autres redoublent de vitesse. Enfin, à fond de train, l'auto qui était derrière nous de nouveau nous dépasse et se met à marcher de front avec l'autre auto policière, de manière à nous cacher le personnage... et toujours de regarder par les vitres... Notre sans-gêne était inouï. Personne n'oserait, parmi les gens d'ici, jouer semblable jeu. D'ailleurs, qui possède une auto ? Aucun particulier. C'est une faveur qu'on accorde aux séides du régime.

Ce matin, dans le métro, deux jeunes gens lisant dans le même livre, et avec recueillement, et en échangeant des réflexions... Dans un square, tout à l'heure, un enfant de cinq ans (il portait un bonnet de matelot à longs rubans), placé devant la statue de Gogol, sur une grande feuille blanche en faisait un croquis — informe, d'ailleurs. Mais il avait l'air sérieux et je n'eus pas envie de rire.

Hier soir, une sorte de rôdeur rencontré plusieurs fois, que j'aurais pris pour un jeune débardeur (et qui l'est peut-être), portait une traduction du *Rouge* de Stendhal.

15 mai.

Musée de l'Armée Rouge. On y voit le cheval empaillé du maréchal Vorochiloff, actuel chef de l'État-Major, ainsi qu'un carton de tir criblé par lui...

Cinéma : *Les Treize*, histoire du désert où un groupe de soldats défendent un point d'eau contre des Orientaux. Vociférations du public, à la fin, quand ce sont les Russes qui gagnent.

Opéra : *Prince Igor*. La musique de Borodine, où la puissance et la

tendresse — mais large et parfois désespérée — trouvent place, me plaît bien autrement que celle de Tchaïkovsky.

Le deuxième acte commence par un chœur de femmes qui vient se plaindre de la guerre à la reine — objurgations et menaces — et finit par un incendie. Au fond du théâtre où sonne le tocsin on voit vraiment dans la nuit la ville en feu avec les étincelles pétillantes et enfin la fumée...

J'avais vu les *Danses Polovtsiennes* chez Diaghilev il y a dix ans (?), et j'en conservais un souvenir ébloui. Je les ai donc revues, et plus belles sans doute — ne les reconnaissant pas : je n'avais souvenir que de mon impression toute de flamme. Le rouge dominait dans mon souvenir ; j'appelais ce ballet : danse du feu (c'est peut-être son nom...).

Le mouvement, la sauvagerie, la splendeur, tout vous étonne dans cette fête tartare. Danse des archers demi-nus qui tirent de leur arc courbé qu'ils enjambent, qu'ils brandissent, qu'ils retournent, cent figures féroces ou passionnées. Puis au beau milieu de leur élan ils se soucient par terre, laissant place à une litanie d'hétaïres excessivement calmes, dont le groupe harmonieux fait songer à Ingres. Plus tard, il y aura le mélange de ces filles lentes avec les archers frénétiques. Mais, dédaignant les impassibles, on les verra saisir des femmes aux voiles rouges et flottants et, terribles, se pâmer autour d'elles.

Enfin viennent des Chinois vêtus de noir, dépoitraillés, qui dansent en faisant claquer leur fouet... Tout ce ballet est d'une progression dans la volupté et la barbarie (moi qui aime à voir exprimer le désir, j'étais satisfait) qui laisse pantelant.

Digitus in oculo : L'exactitude est une qualité russe. En Russie, Louis XIV n'aurait pas pu dire : « J'ai failli attendre » ! (Gautier, *Voyage*, I, p. 208).

Toujours vrai. Les comptes se font à la manière chinoise, avec un abaque, cadre garni de fils de fer passant à travers des boules qu'on déplace suivant les chiffres qu'on veut additionner. (*Id.*, 267).

Mieux observé. En Russie, tout est trop grand et semble fait pour une population à venir. (II, 143).

Extrait d'une lettre à Lenormand (datée du 2 juin).

... Tu me bats avec mes propres armes, et il est doux d'être battu ainsi quand on est de bonne foi. Ce que je présentais comme des raisons de silence (l'accent trop particulier de mes réactions, etc.), tu en fais au contraire des motifs d'intérêt. Tu me tends une perche solide...

Ce qui me gêne encore en pensant à mes notes, c'est la honte d'imposer ma personne — non pas que je croie qu'elle n'en vaille aucunement la peine, mais je la trouve encore embryonnaire, valant tout au plus par des

promesses (celles que je me fais à moi-même).

... Comme tu le dis, des notes n'ont d'intérêt qu'en relation avec leur auteur, et la question qui se pose pour moi est de savoir s'il ne vaudrait pas mieux avant tout viser à *créer* — quitte à donner ensuite des fragments qui prendraient un sens. Il y a dans mes notes, je le crois, des choses que l'on peut estimer, qui seraient dignes d'un « auteur »... mais je ne peux pas accepter d'être un auteur sans œuvre...